

Remerciements :

À Nathalie Picaud-Winkler,
pour sa précieuse aide documentaire.

« Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. »

Jean de La Fontaine,
Le Loup et l'Agneau, *Fables*.

« Mon ami, la vérité vraie est toujours
invraisemblable, savez-vous cela ? »

Fiodor Dostoïevski, *Les Possédés*.

– Bon, alors, vous le prenez ou vous ne le prenez pas ?

Le ton n'était pas menaçant, mais le vendeur était de toute évidence agacé. Cela faisait plus d'un quart d'heure que je restais là, devant l'étal du bouquiniste, à feuilleter le même livre - de quoi laisser craindre que je le lise sur place en entier sans même l'acquiescer. Mais le problème n'était pas d'ordre pécuniaire ; j'étais sidéré, voilà tout, frappé de stupeur et d'incrédulité. Une image me revint en tête, souvenir d'une lecture de jeunesse : la tête totalement ahurie d'un personnage de bandes dessinées, découvrant sur un marché aux puces « Le Parfum vert », un album de Tintin inédit et inconnu de tous, datant de 1942, et que le brocanteur lui vend à un prix dérisoire : « Mais c'est impossible ! Je rêve !... »

J'avais l'impression de rêver, en effet. Je tenais en main un ouvrage au papier jauni, à la qualité d'impression médiocre, dont toutes les pages n'avaient pas été découpées. Un travail d'amateur, sans aucun doute. Peut-être même autoédité, car aucun nom d'éditeur ne figurait sur la couverture. Je demandai bêtement :

- Vous êtes sûr qu'il n'y a pas une erreur sur le nom de l'auteur ? Ou plus exactement sur le prénom de l'auteur ?

- Comment voulez-vous que je le sache, mon p'tit monsieur ? Vous croyez p't-être que je connais l'histoire et l'origine de tous les bouquins que je vends ? J'en ai plus d'un millier !

- Oui, mais tout de même... Regardez-là : c'est signé Albert Goering. Or tout le monde sait que le maréchal nazi s'appelait Hermann, pas Albert !

- Ah oui, tiens ! C'est vrai... P't-être ben que c'est son frère, alors... Après tout, vous connaissez le dicton, hein : si ce n'est toi, c'est donc...

- Son frère ? Hermann Goering avait un frère ?

- Je dis ça comme ça, moi, mais pourquoi pas ? J'ai bien un frère, moi aussi...

- Vu comme ça, pourquoi pas, en effet... Et puis ça date de 1966, ça pourrait peut-être coller... Mais pourquoi aurait-il eu envie ou besoin d'écrire ses mémoires, et pourquoi personne n'en a-t-il jamais parlé ?

Le vendeur haussa les épaules et reposa sa question de départ :

- Bon alors, vous le prenez ou vous ne le prenez pas ?

C'est ainsi que je fis l'acquisition pour une somme modique des Mémoires d'Albert Goering - tout en ignorant si j'avais en poche un document authentique ou un faux bien imité.

- Novembre 1966 -

Il pleut sur Munich et sa banlieue aujourd'hui. Des flocons de neige tentent de se mêler à la pluie pour produire une mélasse qui suinte à ma fenêtre. C'est un temps d'automne qui agonise, on sent déjà l'hiver en embuscade - c'est un temps qui me ressemble : moi aussi, j'agonise ; en moi aussi, je sais l'assaut final de l'éternel hiver imminent.

- Albert ! Pourquoi restes-tu donc si longtemps à la fenêtre ? Ce n'est pas ainsi que tes mémoires vont avancer !

Comme d'habitude, la voix de Brunhilde est douce, c'est un reproche qui n'en est pas un. C'est le problème d'épouser son ancienne domestique : il y a un reste d'admiration chez elle qui crée une fausse distance, un infime résidu de déférence que des années d'intimité n'ont pas réussi à dissoudre complètement, et qui me trouble toujours un peu. D'autant qu'il y a longtemps que les raisons objectives susceptibles de faire naître un quelconque sentiment d'admiration et a fortiori de déférence

se sont évaporées. Il y a longtemps que le quotidien que j'impose à Brunhilde est une vie de misère, dans cet appartement sans âme, mal chauffé, où seuls les grincements de parquet donnent l'illusion d'un logement de caractère. Et les rares moments où ce quotidien s'améliore, je n'y suis pour rien : un don financier d'un vieil ami, un colis alimentaire qui nous parvient, une revalorisation de l'allocation d'État. Un jour, avec peut-être l'arrière-pensée qu'un succès nous permettrait d'en finir avec cette misère, Brunhilde m'a dit :

- Pourquoi n'essaies-tu pas d'écrire tes mémoires ? Tu en aurais, des choses à raconter !

- À raconter sur quoi ? ai-je répondu en haussant les épaules. Et surtout sur qui ? Sur mon frère, pour attirer les lecteurs ?

- Sur ton frère, bien sûr, mais aussi sur toi.

Sans penser à mal, elle avait mis le doigt sur le drame de ma vie : je suis indissociable de mon frère. Nous ne sommes pourtant pas jumeaux, il était de deux ans mon aîné. Il est probable même que nous ne soyons pas du même père, c'est un secret de famille qui n'en est pas un : mes yeux marron et mes cheveux bruns sont ceux d'un Epenstein, pas d'un Goering aux yeux bleus et aux cheveux blonds ! Sauf que ce

baron Hermann von Epenstein, notre parrain commun et dont notre mère était si proche, a grandement contribué aux liens indivisibles qui, malgré tout, nous unissaient, mon frère et moi, puisque c'est avec lui, et chez lui, dans ses châteaux médiévaux, que nous avons passé notre enfance. Et qui peut nier que l'enfance tisse une toile invisible entre les êtres, et qui ne meurt jamais tout à fait ?

Bien sûr, elle a raison, Brunhilde : j'en aurais, sans doute, des choses à raconter. Mais dans quel ordre ? En commençant par quoi ? Tout est, parfois, si embrouillé dans ma tête, tant certaines images ont jauni, tant certaines pages prêtent à confusion, tant un souvenir en rappelle un autre, tant une date me ramène à une autre date – et même si le désordre sera sincère, l'existence m'a trop démontré que la sincérité ne suffit pas toujours.

Bien sûr, elle a raison, Brunhilde : le Troisième Reich fait vendre. Rien que d'y penser, j'en ai envie de vomir. Mais quoi ! L'autobiographie de l'Amiral Dönitz, *Dix ans et vingt jours*, s'est paraît-il très bien vendue, et il y a fort à parier que les mémoires qu'Albert Speer a écrits en prison seront un best-seller, vu le nombre de journalistes qui se sont précipités à sa sortie de

la prison de Spandau, à Berlin, le mois dernier, et vu le nombre de pages que lui consacre ce mois-ci le *Spiegel* pour sa première interview-confession.

Oui, le Troisième Reich fait vendre, mais moi, malgré mon nom, je fais partie de ceux qui ne l'ont pas servi, je l'ai au contraire détesté, de toutes mes forces, et même combattu, avec mes pauvres moyens. Et comment faire comprendre que dans le même temps, je n'ai jamais réussi à détester complètement ni même à combattre mon frère, qui incarne à lui seul toute l'horreur du régime ? Ce paradoxe, j'ai tenté de l'expliquer en 1945 aux Américains qui m'avaient jeté en prison, puis en 1955 aux ouvriers d'une entreprise de bâtiment à Munich : le fait que je sois le frère d'Hermann Goering n'est pas un crime ; il faut bien différencier l'homme d'État, avec qui je n'ai eu aucune relation, et le frère, avec qui j'ai eu des relations normales comme en ont tous les frères. Mais en avais-je seulement le droit, alors que mon frère, assurément, ne l'était pas, « normal » ? Et puis les hommes n'aiment pas ce genre de subtilités, on préférera toujours le noir et blanc au gris nuancé, et tant pis pour ceux qui n'entrent pas dans le cadre qu'on leur

a assigné... En 1945 comme en 1955, personne ne m'a cru, alors qui aujourd'hui me croira ?

Pour tous mes proches, je m'appelle Albert, oui. Albert, tout simplement. Mais pour tous les autres, je suis Albert Goering. Et c'est là tout le problème.